

# LE SUSCEPTIBLE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS,

PAR M. AMÉDÉE DE BEAUPLAN,

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Français,  
le 22 mai 1839.

## L'AUTEUR, AU SUSCEPTIBLE.

Vous souvient-il, très cher monsieur de Saint-Vincent,  
Qu'un jour, un heureux jour, plein d'espoir, m'élançant  
Vers le temple où l'on sert Melpomène et Thalie,  
Mon manuscrit en main et la tête remplie  
De mon œuvre comique, un petit acte en vers,  
Qui peint tant bien que mal vos erreurs, vos travers,  
Vous souvient-il, parlez, monsieur le Susceptible\*,  
Car, malgré maint censeur, selon moi fort risible,  
J'emploierai *susceptible* avec entêtement,  
Non adjectivement, mais substantivement ;  
Puisqu'on dit le distrait, l'irrésolu, je pense  
Qu'un susceptible a droit à la même licence.  
Or donc, vous souvient-il que le gai comité  
Vous reçut autrefois à l'unanimité ?  
Si vous vous rappelez ce fait, tirez-en gloire,  
Et vantez-vous d'avoir une belle mémoire,  
Car dans l'ombre tous deux, depuis cet heureux temps,  
Nos fronts se sont ornés de dix-huit à vingt ans.  
N'allez point m'accuser d'oubli ni de paresse ;  
Pour vous faire jouer, que d'efforts, que d'adresse !  
J'ai loué, j'ai menti, j'ai flatté, j'ai rampé,  
Tant que pour m'en punir je me serais frappé,  
Tous les deux ou trois ans je m'armais de courage  
Et bravais cent dégoûts pour lancer cet ouvrage  
Et par l'unanimité l'on daigna recevoir,  
Qu'à l'unanimité l'on ne voulait plus voir.  
Que d'escaliers grimpés ! de sonnettes tirées !  
De malédictions sombrement soupirées !

\* Quelques critiques ont prétendu que ce titre, *le Susceptible*, était un gros barbarisme. M. Picard, de l'Académie Française, en traitant le même sujet, n'a point hésité à commettre la même faute.

Je disais : « De ma gloire il faut donc mourir veuf ?  
Quand le vingt-et-deux mai dix-huit cent trente-neuf,  
(Et l'affiche du jour en peut fournir la preuve)  
Je t'entendis sonner grande heure de l'épreuve.  
J'étais calme et serein, confiant aux acteurs  
Par qui j'allais enfin parler aux spectateurs.  
La toile alors se lève et vous entrez en scène ;  
Le cœur me bat... ô ciel ! je respire avec peine...  
Le bruit du moindre nez me saisissant d'effroi,  
Me semble un ennemi déchaîné contre moi.  
Vaine terreur ! la pièce est goûtée, applaudie ;  
Nul sifflet discordant n'atteint ma comédie ;  
J'entends mon dernier vers au doux bruit des bravos,  
Et mon nom demandé couronne mes travaux.

Témoins de mon succès, qui peupliez la salle,  
Parlez, pour réussir avais-je une cabale ?  
Non, non ; rappelez-vous combien furent discrets  
Ceux dont les mains, les pieds à louer toujours prêts,  
Du public engourdi réveillent la mollesse,  
Et lui font remarquer les beaux traits d'une pièce.  
Que de doux compliments ! quel accueil enchanteur !  
La joie de famille où se cachait l'auteur  
Ne démentissait pas ; à tel point que l'ouvreuse,  
Lasse d'ouvrir, disait d'une voix ténébreuse :  
« On vous aurait nommé ministre, en vérité,  
« Que vous ne seriez pas plus fêté, visité. »

Ma pièce avait donc vu le jour ! j'en étais ivre !  
Oui, mais ce n'est pas tout que de naître... il faut vivre ;  
Et comme tout ouvrage a son destin, grand Dieu !  
Au mien il n'était dû que deux jours... c'est bien peu !

Recherchons toutefois d'où vient que mon ouvrage,  
Qui reçut mercredi plus d'un brillant suffrage,  
Cinquante heures plus tard, funeste vendredi !  
Devait sous la clameur mourir abasourdi.

Hélas ! je pressentis sa triste destinée  
A ces mots : « Sous Rachel votre pièce est donnée  
« Pour la seconde fois, demain, mon cher ami ;  
« On ne vous traite pas, je pense, en ennemi ?  
-- Que dites-vous, ô ciel ! ma pièce après l'idole !  
Celle à qui le parterre avec délice immole  
Et tout ce qui l'entoure et tout ce qui la sult ?  
Vous voulez donc ma mort ? Le malheur me poursuit !  
Le public de Rachel, de Rachel idolâtre,  
N'entend, n'écoute qu'elle ; elle est tout le théâtre ;  
Chaque fois qu'apparaît ce prodige de l'art,  
On murmure à Molière et l'on siffle Regnard \*.

— « Le répertoire est fait ; jamais je ne le change ;  
« D'ailleurs vous vous plaignez, c'est une chose étrange,  
« D'un honneur productif dont chacun est jaloux,  
« Et que plus d'un auteur implore à deux genoux. »

— Mais songez que ma pièce est une œuvre légère,  
Que chez vous elle n'est encor qu'une étrangère,  
Qu'elle a dormi vingt ans dans un poudreux carton,  
Qu'elle n'a plus du jour la forme ni le ton ;  
Que, bien qu'elle ait vingt ans sur le corps, sa naissance  
Date pour le public d'hier ; en conséquence,  
Qu'elle a besoin d'appui pour faire son chemin,  
Qu'aux nouveau-nés on doit toujours tendre la main.  
Le pourrez-vous, de grâce, avec une recette  
Qui demain va si bien remplir votre cassette ? »

En effet, ce jour-là, j'en ai de sûrs garants,  
Le caissier encaissa deux mille écus cinq francs,  
Et quand on réalise une pareille somme,  
Les billets de l'auteur sont bien courts ! Le pauvre  
homme,

Pour soutenir sa pièce avec force, vigueur,  
Pour balancer l'effort d'une injuste rigueur,  
Et pour que les journaux en fissent bien l'éloge,  
Eut trois places un quart dans une étroite loge.

Il n'importe, Vincent, bravons un sort cruel.  
Nous voilà devant toi, parterre de Rachel ;  
Amuse-toi, mon cher, nous venons à ton aide ;  
Tu bâillas noblement en savourant *Tancredé*,  
Pour te dédommager *le Susceptible* est là.  
« Comment ! la pièce marche ! et d'où vient donc cela ?  
« Mais la voilà joué aux trois quarts, Dieu me damne !  
« Et nous le souffrirons ?... A mort je la condamne.  
« Chuchotons... psi, psi, psi. Ricanons : oh ! oh ! oh !

\* Tout dernièrement on donnait *le Joueur* après  
une représentation de la grande tragédienne ; chaque  
acte fut accompagné de risées, et le cinquième eut  
peine à finir au milieu du brouhaha.

« Eternue... applaudis. — Bravo ! charmant ! bravo !  
« Tousse donc .. mouche-toi... Les loges déguerpissent.  
« Levons-nous !... Chut ! Assis !... Les acteurs s'étour-  
dissent ;  
« On ne les soutient pas ? un bon coup de sifflet !  
« Pour l'auteur, sur ta joue, acteur, prends ce soufflet,  
« Les voilà démontés ! ils pataugent !.. Victoire !  
« Chute complète ! Amis, nous en avons la gloire ! »

Et c'est ainsi, grand Dieu ! qu'un caprice railleur  
Transforme en noirs cyprès les lauriers de l'auteur !  
Notre pièce, Vincent, n'est certes pas très bonne ;  
Elle a de grands défauts comme celles qu'on donne  
Le fond en est léger ; mais un acte d'odol-il  
Etre un imbroglio dont dont chacun perd le fil ?  
D'ailleurs un caractère a peu besoin d'intrigue ;  
Elle n'apporte alors qu'embaras, que fatigue.

L'élégance du style et sa facilité,  
Dans plus d'un feuilleton apprécié, vanté,  
On pouvait à l'auteur en tenir quelque compte :  
Non ; il fallait sa mort et violente et prompte.  
Devant deux mille écus de recette, affreux sort !  
Que vouliez-vous qu'il fit ? qu'il mourût... Il est mort.

Non pas vraiment, Messieurs, il vit, il vit encore ;  
Le besoin de produire en secret le dévore.  
Il pouvait, il le sait, en usant de ses droits,  
Faire jouer sa pièce une troisième fois ;  
Et, devant un parterre un peu plus pacifique,  
Reconquérir ses droits sur la scène comique.  
Que d'ouvrages sifflés avec transport, fureur,  
Et qui firent plus tard grand honneur à l'auteur !  
Mais il ne voulut pas courir de telles chances,  
Se donner à plaisir les plus cruelles tranches,  
Exposer les acteurs, à son crime étrangers,  
A de nouveaux affronts, à de nouveaux dangers.  
Toutefois il prendra quelque jour sa revanche.  
Loin qu'après la cognée il ait jeté le manche  
Et maudit son destin avec rage ou dépit,  
Il s'est mis au travail sans repos, sans répit.  
Lui dit-on qu'il s'est fait lui-même un tort immense  
Par ses nombreux succès de chanson, de romance ;  
Qu'il peut en *sol*, en *fa*, tant qu'il veut moduler !  
Mais qu'en fait d'art jamais on ne doit cumuler ;  
Qu'il tient de la chanson le sceptre... qu'il chanssonne ;  
Que c'est trop d'envier deux gloires par personne,  
Lorsque tant d'aspirants, gens d'esprit et de goût,  
En fait de gloire, hélas ! n'attrapent rien du tout :  
A cette objection, tant soit peu ridicule,  
La fièvre du succès dans ses veines circule ;  
Et plus sous la critique on voudra l'étouffer,  
Plus il fera d'efforts afin de triompher,  
Bien convaincu d'un fait où son espoir se fonde :  
C'est qu'il est au soleil place pour tout le monde.



## LE SUSCEPTIBLE,

RAIMON.

Le maître du logis peut-il vous traiter mieux ?

VINCENT.

Il ne m'en fait pas plus respecter en ces lieux !

RAIMON.

C'est, je crois, votre affaire un peu plus que la sienne.

VINCENT, *entre ses dents.*

Le sot !

RAIMON.

Il est si bon !

VINCENT.

Ah ! qu'à cela ne tienne !

Il l'est trop, beaucoup trop, il faut de la bonté,  
Mais à son âge on doit garder sa dignité.  
Son goût pour le plaisir, la gaité, la folie,  
Fait qu'avec trop de gens quelquefois il s'oublie,  
Et l'oblige à souffrir certain ton familier  
Par lequel je croirais qu'on veut m'humilier.

RAIMON.

Oui, vous : mais lui !...

VINCENT.

C'est bon.

RAIMON.

Fut-il digne de blâme

Lorsqu'il voulut, montrant la bonté de son âme,  
Que votre fille vint ici passer l'été ?

VINCENT.

Monsieur me le reproche avec une âpreté !...  
Mais si dans ce château ma chère fille habite,  
Votre très cher neveu du même honneur profite,  
Moraliste piquant !

RAIMON.

Ce n'est pas là le fait ;

Je veux vous rappeler que le comte est parfait,  
Que par lui votre fille est aimée, est chérie,  
Et qu'avec mon neveu bientôt il la marie.

VINCENT.

Aussi, ce seul espoir me fait temporiser.

Entre nous, mon emploi n'est pas fort à priser.  
Secrétaire ! Ah ! mon Dieu, quel poste difficile !  
Pour les amis du maître on est poli, docile,  
On se range, on salue... à tout ce que l'on dit  
Toujours complaisamment du rire on applaudit ;  
A mainte opinion qui vous choque on adhère ;  
On n'en est pas mieux vu, nul ne vous considère ;  
On lance vainement des bons mots aux repas,  
L'esprit ne sert à rien quand on n'écoute pas.  
Voyant le triste rang que les amis me donnent,  
Pendant tout le dîner les valets m'abandonnent ;  
Je sens autour de moi tous les plats circuler,  
Je crois en saisir un, je le vois reculer ;

Et lorsque par hasard on abrège ma diète,  
Les morceaux rebutés décorent mon assiette !

RAIMON.

Volla de quoi choquer un fin gourmet vraiment !

VINCENT.

Qui vous parle, monsieur, de gourmet, de gour-  
mand ?

Je ne demande point une faveur bien grande,  
Ce qu'aux autres je donne, eh bien ! qu'on me le rende,

Que l'on me compte ici pour quelque chose... là !

(*en confidence.*)

J'ai fait une demande au comte pour cela.

RAIMON.

Et c'est ?

VINCENT, *touchant la boutonnière de son habit.*

Parbleu !

RAIMON, *feignant de ne pas comprendre.*

Comment ?

VINCENT *imité le mouvement des armes présentées par les factionnaires aux personnes décorées.*

C'est clair.

RAIMON.

Quand on l'explique.

VINCENT, *touchant sa boutonnière.*

Bah ! vous me comprenez.

RAIMON.

A cela je m'applique.

VINCENT, *de même.*

Ou vert, ou rouge ; eh bien ?

RAIMON, *faisant signe qu'il ne comprend pas.*

Non, j'en suis désolé.

VINCENT, *de même.*

Aimez-vous mieux qu'il soit bleu, noir, bariolé ?

RAIMON.

Qui donc ?

VINCENT, *impatiente.*

L'ordre qu'on met après sa boutonnière.  
Il faut vous expliquer la chose tout entière !

RAIMON.

Ah ! j'y suis ! faites trêve à vos vivacités.  
C'est un porte-respect que vous sollicitez !  
Eh ! monsieur, revenez d'une idée aussi fausse ;  
Croyez-vous qu'un ruban à lui seul nous rehausse ?  
Ses couleurs peuvent bien attirer les regards,  
Mais ce n'est point à lui que l'on doit des égards ;  
Que le sot décoré de mon dédain s'irrite,  
Les égards ne sont dus qu'à l'homme de mérite ;  
Quand nos seules vertus nous font considérer,

Aucun ordre ne dit : « Il faut me vénérer ; »  
L'estime générale est là qui nous déclore,  
Elle vaut des rubans et vaut bien mieux encore.

VINCENT, *avec ironie.*

Cette morale est belle, on se croit sur les bancs !

(*criant à l'oreille de Raimon.*)

Il me faut des égards, les dussé-je aux rubans !  
Au surplus, j'en ai bien mérité, je vous jure,  
Lorsque monsieur le comte avait sa préfecture ;  
Et, quoique secrétaire, on disait hautement  
Que j'étais précieux pour le département.

RAIMON.

Ayez donc des rubans et puissent-ils vous rendre  
Un peu plus sociable !

VINCENT.

Ah ! ah ! veuillez m'apprendre  
Ce que d'insociable en moi l'on peut trouver.

RAIMON.

Vos seules actions vont bientôt le prouver ;  
Dernièrement encor, sans causes légitimes  
Vous vous êtes brouillé chez des amis intimes.

VINCENT.

Qui me citerez-vous ?

RAIMON.

Madame de Courtrait.

VINCENT.

Oui, la cause est légère ; écoutez bien ce trait ;  
Presqu'en me suppliant depuis longtemps la belle  
M'engageait à venir déjeuner avec elle.  
Un matin, sans façon, je me fais annoncer ;  
Je l'entends, d'où j'étais, mot pour mot pronon-  
cer ;

(*Il l'imite.*)

« Dans mon grand cabinet faites-lui prendre un  
siège, »

Certe, à mon amour-propre elle tendait un piège.  
On m'ouvre, et j'aperçois soutenant un carton  
Une vieille modiste... eh ! pour qui me prend-on ?  
Ah ! ma foi ! sur cela malgré moi je m'emporte,  
Et je lui crie alors au travers de la porte :

« Je vous suis obligé, je ne veux pas m'asseoir,  
« Lorsque j'attends, j'attends dans le salon ; bon-  
soir. »

RAIMON.

Bien, mais monsieur Delbert ?

VINCENT.

Oui, prenez sa défense,  
L'impertinent m'a fait offense sur offense ;  
Pourtant en ami vrai je le soignai toujours ;  
L'hiver dernier chez lui je dinais tous les jours !  
Eh bien ! il en était, je crois, plus malhonnête ;  
Tous ses traits incivils sont gravés dans ma tête.  
Un soir chez lui je pris un rhume dangereux,  
Il ne m'envoya pas sa carte... c'est affreux !

Si nous nous rencontrons par hasard dans la rue,  
Il faut que le premier toujours je le salue.  
Je crois qu'à ses enfants il dit de m'offenser,  
Jamais ces deux marmots ne viennent m'em-  
brasser.

RAIMON, *avec une ironie froide.*

Je vois que sa conduite était impardonnable ;  
Il fallait rompre, ou bien vous étiez condamnable.  
Que voulez-vous votre fille et mon neveu ?

## SCÈNE III.

RAIMON, VINCENT, CLÉMENCE, LÉON.

CLÉMENCE, *tenant un manuscrit.*

Venez,

Nous allons éclairer ce que vous soutenez.

LÉON, *vivement.*

Mais, Clémence...

VINCENT.

Je vois que Léon te tourmente.

CLÉMENCE.

Vous avez fait, mon père, une pièce charmante  
Que pour mon mariage on doit jouer ici,  
Monsieur l'a copiée et même la voici ;  
Eh bien ! depuis une heure il veut, sans en dé-  
mordre,  
Y mettre votre nom en dépit de votre ordre.

LÉON.

Je ne m'en défends pas ; je ne puis concevoir  
Qu'il existe un motif d'un assez grand pouvoir  
Pour que l'auteur se cache en cette circonstance ;  
Ce n'est qu'un vaudeville, écrit sans importance,  
Devant de bons amis nous devons le jouer,  
Ils se tairont du moins s'ils ne peuvent louer.

VINCENT.

Non, mon ouvrage eût-il un succès unanime,  
Vous me verriez encor conserver l'anonyme.  
Le monde offre toujours plus d'un railleur mor-  
dant

Qui sur le pauvre auteur donne le coup de dent.  
Si l'on ne s'attaquait qu'à l'ouvrage, à merveille ;  
Mais, pour vous bien draper, l'envieux se réveille,  
Il déchire l'auteur à propos d'un couplet...  
J'aurais trop à souffrir d'un triomphe incomplet.

CLÉMENCE, *avec gâtté.*

Eh bien ! j'avais raison, Léon ; j'en suis ravie.  
De l'emporter sur moi vous aviez grande envie ;  
Oui, monsieur l'entêté, qui vous croyez si fort !  
(*à elle-même avec jote.*)

Qu'il est doux de prouver aux hommes qu'ils  
ont tort !

*(lui tendant la main.)*

La paix ! la moindre guerre est toujours dangereuse.

LÉON, *baisant sa main.*

Que c'est être à la fois aimable et généreuse !

RAIMON, *à Vincent.*

Ne répétez-vous pas ce matin ?

VINCENT.

Vraiment oui ;  
Mais messieurs les acteurs sont d'un flegme inouï.  
Pour la première fois qu'ici l'on se rassemble,  
Arriver aussi tard ! Qu'est-ce qu'il vous en semble ?

RAIMON.

Ils sont du voisinage ; ils vont venir.

VINCENT.

Ma foi !

Tous les désagréments me semblent faits pour moi !

Je me charge du soin de cette comédie...

Point d'acteurs ! Contre moi c'est une trame ourdie.

Du matin jusqu'au soir je cours pour obliger ;  
Du matin jusqu'au soir on cherche à m'affliger.  
C'est la justice humaine ; encor je dois en rire.  
Mais ici je m'oublie ; au comte il faut écrire.

*(allant et venant d'un air affairé.)*

J'ai mes peintres à voir ; vous, je vais, mes amis,  
Vous donner vos couplets comme je l'ai promis ;  
Suivez-moi. Cher Raimon, si quelqu'un se présente,

Vous ferez les honneurs pendant que je m'absente.  
C'est tout ; oui, Dieu merci, car je suis obsédé.

*(en sortant.)*

Si j'y gagnais du moins un seul bon procédé !

## SCÈNE IV.

RAIMON.

Pauvre monsieur Vincent ! que de maux il se crée !  
Son irritable humeur quelquefois me récréé.  
Tout l'offense ; un regard, un mot vont le blesser ;  
Il passera, je crois, sa vie à s'offenser.  
Dans un tendre conseil il voit une épigramme ;  
Le silence est dédain, le geste est une trame ;  
Il vous aimait hier, il vous hait aujourd'hui.  
Il faut un grand talent pour bien vivre avec lui.

## SCÈNE V.

M. DE PALIVERT, RAIMON.

M. DE PALIVERT, *sans voir Raimon d'abord, gaiement et avec fatuité.*

Parbleu ! je viens d'apprendre une sotte nouvelle ;  
Quoi ! je ne verrai pas mon oncle Mirevelle !  
Mais je vais être ici comme dans un désert !  
C'est traiter sans façon monsieur de Palivert.  
Ils ne me font venir que pour leur comédie,  
Ou plutôt, disons mieux, que pour leur rapsodie.  
Bonjour, monsieur Raimon.

*(Il va au fond à une fenêtre.)*

Ah ! pardon ; Jone, holà !

Promenez l'alezan à la main ;

*(Il lorgne tout en parlant.)*

C'est cela.

Doucement donc, butor, vous gêtez son allure ;  
Rendez, rendez... assez ! Ah ! la belle encolure !  
Tu vaux bien ton argent, va, superbe animal !

RAIMON.

Comment va la santé de madame ?...

M. DE PALIVERT.

Très mal.

Ma femme était hier absorbée et rêveuse,  
Son médecin redoute une fièvre... nerveuse ;  
Il me l'envoie aux eaux.

RAIMON.

Auxquelles ?

M. DE PALIVERT.

Ah ! mon Dieu !

C'est égal ; le grand but est de changer de lieu.  
D'aller voir un pays qui la charme, l'étonne,  
Et de rendre sa vie un peu moins monotone.

RAIMON.

Elle ne viendra pas répéter ce matin ?

M. DE PALIVERT, *avec distraction.*

Eh bien ! on a donc fait une trêve au latin ?  
Le grand Jule est encore absent, en conséquence  
On laisse fermenter votre vaste éloquence.  
C'est un rude métier que d'être précepteur ;  
Vous vous en tirez bien, noblement, sans hauteur ;  
C'est très rare. Ah ! pardon, je vais d'une vitesse !...  
Vous demandiez, je crois, madame la comtesse ?

RAIMON.

Sa mauvaise santé sans doute la retient,  
Puisqu'on vous voit sans elle en ces lieux ?

M. DE PALIVERT.

Elle vient.

Elle est dans son coupé. Tant qu'il nous est possible,

Nous allons l'un sans l'autre ; elle est très irascible.  
D'ailleurs, quelque bonté, quelque charme qu'on ait,

Vous n'imaginez pas comme on se voit en laid  
Quand du matin au soir il faut que l'on se voie,

Que l'un semble de l'autre être comme la proie.  
Purse prendre en horreur je ne sais rien de tel !  
Deux époux constamment en regard, c'est mortel !  
Au lieu qu'en secouant la chaîne conjugale,  
Du plaisir d'être ensemble une heure on se régale ;  
On s'en fait une fête et non pas un devoir ;  
Pour s'aimer à la rage il faut très peu se voir.

RAIMON.

C'est un nouveau système ; il est piquant, com-  
mode.

M. DE PALIVERT.

N'en dites pas de mal ; il est fort à la mode.  
Livrons, livrons la guerre à tous fâcheux tributs ;  
Nous n'aurons plus bientôt en France un seul abus.

RAIMON.

Mais j'entends dans la cour le bruit d'une voiture.

M. DE PALIVERT.

C'est la mienne, selon ce que je conjecture.  
Ma femme a dû partir un quart d'heure après moi.

(Il regarde par la fenêtre en lorgnant.)

Oui, c'est elle, et Vincent offre sa main, ma foi !

RAIMON, à part.

Pour répéter, ici je vois qu'on se rassemble ;  
Prévenons-en Léon et laissons-les ensemble.

(Il sort.)

## SCÈNE VI.

M. DE PALIVERT.

Ce Vincent en ces lieux s'est impatronisé  
A tel point que parfois j'en suis scandalisé !  
Il règne chez mon oncle, il fait doter sa fille ;  
Il lui faudra des dots pour toute sa famille.  
Mon oncle est riche et veuf, oui, mais enfin son  
bien,

Avec tous ces gens-là, peut se réduire à rien ;  
Et puis Monsieur Vincent est auteur anonyme,  
Et veut que d'un fatras qui n'a raison, ni rime,  
Je sois avec ma femme interprète... Morbleu !  
L'anonyme avec nous verra bientôt beau jeu !  
Il est très susceptible, et si, par mainte offense,  
Nous pouvons le forcer à déguerpir... Silence.

## SCÈNE VII.

M. DE PALIVERT, MADAME DE PALIVERT,  
VINCENT.

VINCENT.

(Il entre en dormant la main à madame de Palivert et en tenant le manuscrit de son vaudeville.)

Oui, c'est moi qui préside aux répétitions.

(Pendant le commencement de cette scène, il dispose le théâtre pour sa répétition. Il tourne la table qui faisait face au public et range quelques chaises.)

M. DE PALIVERT.

Vous voilà, Laure ; eh bien ! vos palpitations ?

MADAME DE PALIVERT, *respirant un flacon.*

Je me trouve un peu mieux ; l'éther que je respire  
Me remet, me soutient ; sans mon éther j'expire.

M. DE PALIVERT.

Restâtes-vous fort tard au petit bal d'hier ?

MADAME DE PALIVERT.

Non vraiment ; il était pitoyable, mon cher.  
Du prétendu souper j'ai voulu voir la mine ;  
Il eût été superbe en un temps de famine.

VINCENT, *indiquant que tout est prêt pour la répétition.*

Quand vous voudrez.

MADAME DE PALIVERT.

Darbel ne se doute donc pas  
De tout ce qu'il faudrait pour donner un repas ?  
Quel manque de recherche et de galanterie !  
Quel service mesquin ! l'antique argenterie !  
Trois générations en ont fait les honneurs !  
Mais ces gens-là n'ont rien de nos goûts, de nos  
mœurs.

La musique du bal, qu'elle était villageoise !  
Et la société, quelle foule bourgeoise !  
Les danseurs les plus lourds, les plus embarrassés,  
De gambades, de sauts n'ayant jamais assez,  
Qu'on refuse vingt fois, qui vingt fois vous re-  
viennent,

Et qui, de guerre lasse, à la fin vous obtiennent.  
Des toilettes sans goût, fraîches de l'an dernier...  
On n'avait pas voulu dépenser un denier,  
Et je voyais partout la triste économie  
Des femmes sans éclat, sans physionomie.  
Il faut en convenir, en toilette, en maintien,  
J'étais, près de ces gens, ridiculement bien.

(Pendant tout ce récit Vincent a témoigné par sa pantomime une grande impatience.)

VINCENT, à part en imitant sur son cœur le  
*mouvement des palpitations.*

Les palpitations me semblent moins fréquentes.

M. DE PALIVERT.

Que ces peintures-là sont fines et piquantes !  
Quel parti vous tirez d'un tas d'originaux !  
Vous avez bonne grâce à tenir les pinceaux.

VINCENT, *voulant faire répéter sa pièce et s'ap-  
prochant de madame Palivert.*

Il serait bien temps...

M. DE PALIVERT.

Moi, pour finir ma journée,  
Chez les belles du jour je fis une tournée ;  
J'allai chez Claire.

MADAME DE PALIVERT.

O ciel ! quel caprice vous prit ?

M. DE PALIVERT.

Elle est très gaie ; on vante en tous lieux son esprit.

MADAME DE PALIVERT.

De son petit babil à tort on s'émerveille ;

Ses bons mots sont toujours improvisés la veille,  
Et pour mieux étonner les gens qui vont la voir,  
Elle apprend le matin l'esprit qu'elle a le soir.  
D'une honnête pudeur beauté très dépourvue,  
Monsieur son cher amant saute assez à la vue.  
Quatre ans sont écoulés depuis que le mari  
Paria le chasser et perdit son pari.  
Prudemment revenu de trop de promptitude,  
Il se fit du galant une douce habitude.

M. DE PALIVERT, *riant aux éclats.*

Savez-vous que les gens sont mal entre vos mains !  
Vous leur lancez des traits tout-à-fait inhumains.  
VINCENT, *se levant, d'un ton piqué et vivement* \*.  
De placer quatre mots aurai-je l'avantage ?

M. DE PALIVERT, *d'un ton froidement impertinent.*

Placez, et puissiez-vous en placer davantage !  
Eh bien !

VINCENT.

De répéter je crois qu'il serait temps.  
Je tiens le manuscrit, je suis souffleur ; j'attends.  
(*Il va se rasseoir*\*\*.)

MADAME DE PALIVERT, *avec dédain.*

Ah ! c'est ce vaudeville où nous avons des rôles ?

M. DE PALIVERT, *de même.*

Qu'à la noce on jouera ? Les couplets en sont drôles.

VINCENT, *d'un ton avantageux.*

C'est léger, c'est badin, c'est de l'esprit français,  
L'ouvrage à l'à-propos devra tout son succès.

(*bas à lui-même.*)

L'anonyme jouit !

M. DE PALIVERT.

Cela n'est pas jouable.

VINCENT, *très étonné, se levant de nouveau.*  
Heim ?

M. DE PALIVERT.

Je crois de l'auteur l'intention louable,  
Mais, mon cher, au total nos rôles font pitié.  
J'ai beau pour mon cher oncle avoir de l'amitié,  
Je ne serai jamais l'écho d'une fadaise.

VINCENT, *à part.*

C'est fort ! Sans me nommer, le moyen qu'il se taise ?

J'y suis.

(*haut.*)

Sachez, monsieur, écoutez bien cela,  
Qu'elle est d'un mien ami, cette fadaise-là ;  
Que bien qu'elle n'ait pas votre brillant suffrage,  
Je vois dans la fadaise un agréable ouvrage.

MADAME DE PALIVERT.

Soutenir ses amis est fort noble, fort beau,  
Mais l'ouvrage dénote un très petit cerveau ;  
N'est-il pas vrai, mon cher ?

\* M. de Palivert, Vincent, mad. de Palivert.

\*\* M. de Palivert, mad. de Palivert, Vincent.

M. DE PALIVERT.

Ah ! Dieu ! le pauvre style  
Que de sots quolibets ! quel fratras inutile !

VINCENT, *à part.*

De plus fort en plus fort \* !

(*haut.*)

Monsieur, je vous apprends  
Que l'auteur de la pièce est un de mes parents  
Très proche, entendez-vous ; je n'en fais plus  
mystère.

(*à lui-même.*)

Que diable ! cela doit les forcer à se taire !

M. DE PALIVERT \*\*.

D'un parent j'aime fort que l'on soit le prôneur,  
Mais ce cher parent-là vous fait bien peu d'honneur !

Sans que je veuille ici me donner pour un aigle,  
Du bel art d'Apollon je sais la moindre règle,  
Et j'évite en rimant les rudes hiatus.

Le parent dans ses vers les a peu combattus ;  
Ils en sont pleins ; je puis vous en fournir la preuve.

(*Il cherche son rôle dans sa poche.*)

VINCENT, *à part.*

A-t-on jamais souffert aussi cruelle épreuve ?

(*haut.*)

\*\*\* Laissez les preuves là, monsieur, vous m'offensez

Peut-être beaucoup plus que vous ne le pensez.  
(*bas.*)

Le grand coup, ferme ; allons, il faut que je le frappe.

(*haut, d'un ton plaisamment imposant.*)

Cet auteur sur lequel on glose, et que l'on drape,  
Est mon frère, monsieur !

M. DE PALIVERT.

J'en suis désespéré !

Nul heureux changement par là n'est opéré.

Ami, parent ou frère, il est incontestable

Que l'auteur a produit une œuvre détestable

Que même l'à-propos ne saurait excuser.

C'est à vous, en bon frère, à le désabuser \*\*\*\*,

(*Il conduit Vincent dans le coin du théâtre.*)

Sans lui dire que c'est du dernier ridicule,

Que l'on rit, à bon droit, de son faible opuscule.

(*Il met en action les vers suivants, et la pantomime de Vincent devance tout ce que dit Palivert.*)

Vous pouvez tendrement l'emmener à l'écart,

Et, dorant la pilule avec grâce, avec art,

Lui dire ce qu'on dit en affaire pareille.

On lance vaguement quelques mots à l'oreille ;

(*Mouvement de Vincent.*)

Il s'étonne, on poursuit. On frappe un peu plus fort ;

(*Vincent semble plus étonné et veut parler.*)

\* M. de Palivert, Vincent, mad. de Palivert.

\*\* M. de Palivert, mad. de Palivert, Vincent.

\*\*\* M. de Palivert, Vincent, mad. de Palivert.

\*\*\*\* Mad. de Palivert, M. de Palivert, Vincent.

Il est plus étonné, veut parler... vain effort,  
On l'en empêche. Au but doucement on l'amène.

(*Vincent frappe du pied et se démène.*)

Il peste, enrage, étouffe; alors qu'il se démène,  
(à l'oreille de Vincent.)

Mauvais, à mots couverts, est facile à lâcher,  
Et l'auteur sait son fait sans pouvoir se fâcher.  
VINCENT, *d'un ton très piqué, mais se contenant.*  
Je croyais, en nommant un frère que j'estime,  
Que l'auteur cesserait d'être votre victime;  
Je vois qu'il faut encore un moyen plus puissant.  
Je dirai donc, monsieur, qu'on offense Vincent  
Lorsqu'on fait de son frère un objet de risée,  
Et que, puisque sa pièce est ici méprisée,  
Je la reprends!

(*Il prend son manuscrit, le roule et l'attache avec un long ruban.*)

Sans doute on sera peu surpris  
Que je rende au néant un objet de mépris.

M. DE PALIVERT.

De mépris? Ah! le mot est par trop énergique,  
Et c'est prendre la chose un peu trop au tragique.  
Si j'ai pu vous blesser, mille et mille pardons.  
A vos pressants désirs, monsieur, nous nous rendons,  
(*Il rend les rôles.*)

Et voici votre bien. Surtout point de rancune?  
MADAME DE PALIVERT, *d'un ton très gracieux\*.*  
Ah! monsieur n'est pas fait pour en garder aucune;  
D'ailleurs on peut, on doit répondre de ses vers,  
Mais de ceux du prochain ce serait un travers,  
Et monsieur n'en a pas, ou bien peu, je parie.  
Au comte Mirevelle exprimez, je vous prie,  
Combien j'aurais voulu que la pièce fût mieux.

(*d'un ton mielleux.*)

Adieu donc.

VINCENT, *la contrefaisant légèrement.*

Adieu donc.

M. DE PALIVERT, *de la porte et lui faisant un geste d'adieu de la main.*

Mille tendres adieux.

## SCÈNE VIII.

VINCENT, *les suivant des yeux.*

Va, couple goguenard, va-t-en, va! Je proteste  
Qu'on n'imagine pas combien je te déteste!  
Ma foi! l'incognito forme bien les auteurs;  
Il les force d'ouïr des discours peu flatteurs.  
De tout ce qu'ils m'ont dit ma tête est encor  
pleine.  
Je suffoquais... D'honneur! ils m'ont mis hors  
d'haleine.

\* M. de Palivert, mad. de Palivert, Vincent.

Si j'avais pressenti leurs propos effrenés,  
Pour ne pas voir mes vers indignement traînés,  
J'aurais pu, me nommant, parer ce coup sensible;  
Mais après tant d'éclats ce n'était plus possible!

(*Il déroule son manuscrit et le parcourt des yeux.*)

Qu'est-ce que cette pièce a donc de repoussant?  
J'ouvre au hasard, je trouve un couplet ravissant!  
Celui-ci n'est pas mal... cet autre a son mérite,  
Et gagnera beaucoup s'il est chanté très vite.  
Ils peuvent t'accuser d'être un méchant écrit;

(*en pressant sa pièce entre ses bras.*)

Je t'aimerai pour eux, mon pauvre manuscrit!

## SCÈNE IX.

CLÉMENCE, VINCENT.

CLÉMENCE.

Ah! mon père, combien je suis désespérée!  
Votre pièce à jamais nous est donc retirée?  
Ce rôle si joli que j'appris en trois jours,  
Il faut, sans le jouer, l'oublier pour toujours!

VINCENT.

Oui; mons de Palivert et sa chère comtesse  
Viennent de me montrer bien peu de politesse!  
Ils ont de certains airs, un certain ris moqueur...  
De cent traits de satire ils m'ont percé le cœur!  
Au joug du persiflage ils prétendaient m'astreindre,

Mais à le supporter ils n'ont pu me contraindre.

CLÉMENCE.

Pour vous je disais bien qu'ons s'était mal conduit,  
Et qu'à rompre tout net on vous avait réduit.  
Croiriez-vous que Léon, sans qu'on pût l'en dis-  
traire,

Soutenait de son mieux...

VINCENT.

L'opinion contraire?

Et disait que toujours je me brouille pour rien,  
N'est-ce pas? Réponds donc.

CLÉMENCE, *hésitant.*

Oui.

VINCENT.

Le petit vaurien!

Et pour moi, contre lui, tu ne t'es pas fâchée?

CLÉMENCE.

Non.

VINCENT.

Non? C'est à ton père être fort attaché!

CLÉMENCE, *avec entraînement.*

Oh! je me fâcherai s'il en est encor temps.

VINCENT.

Oui, fais-le-moi venir.

CLÉMENCE.

Le voici, je l'entends.

(*Elle va au fond.*)

Venez, monsieur Léon, mon père vous appelle.

VINCENT.

Que la leçon soit forte et qu'il se la rappelle.

## SCÈNE X.

CLÉMENTE, VINCENT, LÉON.

VINCENT, à Léon, *ironiquement*.

Monsieur donne de moi fort bonne opinion !  
Je fais naître la haine et la désunion ;  
Sitôt que je parais j'allume la discorde.  
Pour me juger ainsi tout le monde s'accorde !  
Monsieur le dit, du moins ? C'est très fâcheux  
vraiment !

(sévèrement.)

Mais ma fille, monsieur, me voit différemment,  
Et vos discours sur moi l'ont très fort offensée.  
Elle veut qu'à l'instant j'exprime sa pensée,  
Espérant qu'à ma voix vous serez plus soumis.  
Ma fille vous dit donc qu'on n'est de ses amis  
Qu'autant qu'on me respecte, on me défend, on  
m'aime,  
Et qu'en un mot son cœur pour vous n'est plus le  
même.

LÉON.

Sans m'être contre vous à ce point enflammé,  
De vous blesser d'un mot, oui, je vous ai blâmé ;  
Mais pour ce léger tort il me paraît étrange  
Qu'à mon égard le cœur de votre fille change.

VINCENT.

Ce prodige, en effet, doit étonner chacun :  
Voir prendre dans ces lieux mon parti par quel-  
qu'un,  
Quel miracle ! A regret je trompe votre attente,  
Mais contre vous ma fille est plus que mécontente.

LÉON.

Serait-il vrai, Clémence ?.. Eh quoi ! vous vous  
taisez ?

VINCENT.

Son seul regard vous dit que vous lui déplaîsez.

CLÉMENTE, *bas à Vincent*.

Il ne dit pas cela, mon père.

VINCENT, *bas à Clémence*.

Eh bien ! silence.

(à part.)

A se mettre en courroux je crois qu'elle balance.

LÉON.

Ah ! répondez, de grâce ! Ai-je donc mérité  
Que vous gardiez pour moi tant de sévérité ?

VINCENT, à Clémence.

Puisqu'il en doute encor, répète-moi sans crainte  
Tout ce que tu m'as dit sur lui.

CLÉMENTE, à part.

Quelle contrainte !

VINCENT.

Dis-lui ce que tu sens.

CLÉMENTE, *bas*.

Ah ! Dieu ! si je l'osais !

VINCENT, *bas*.

Je suis là, ferme !

CLÉMENTE, *avec embarras*.

Eh bien ! oui, je me proposais...

De vous dire tout franc...

(à part.)

Je ne sais que lui dire ;

Je l'aime ! et pour bien faire il faudrait le maudire.

VINCENT.

Achève donc, morbleu ! c'est se moquer de nous.

CLÉMENTE, *s'efforçant*.

De vous dire tout franc que je suis en courroux.

VINCENT.

Vous l'entendez ?

CLÉMENTE.

Enfin que l'on me scandalise

Lorsqu'on dit que mon père en tout se formalise.

VINCENT.

Vous l'entendez ?

CLÉMENTE.

C'est faux, c'est bien un préjugé ;  
Mon père est bon, très bon, vous l'avez mal jugé,  
Et quand on méconnaît ce père aimable et tendre,  
A mériter mon cœur on ne doit plus prétendre.

VINCENT, *bas à Clémence*.

C'est trop fort ! T'ai-je dit de lui donner congé ?

CLÉMENTE, *bas à son père*.

Vous me poussez à bout ; vous voilà bien vengé !

LÉON.

Ce discours que Clémence avec sang-froid pro-  
nonce

Me dit trop qu'à sa main il faut que je renonce ;  
Mais l'amour pour son cœur ne fut jamais qu'un  
jeu,

Puisque de m'oublier il lui coûte si peu !

CLÉMENTE, *vivement*.

Ainsi, de fausseté c'est moi que l'on accuse ?

VINCENT, *bas à Clémence*.

Assez, je suis content.

CLÉMENTE, *continuant*.

Ah ! je vous en excuse ;

Aux autres nous savons qu'on prête ses défauts,  
Et vous pouvez en moi voir le cœur le plus faux !

LÉON.

A tant de cruauté joignez encor l'injure ;  
Vous méritez bien peu mes regrets, je vous jure !

CLÉMENTE.

Vos regrets ?

VINCENT, *bas à Clémence*.

Finis donc.

CLÉMENTE, *continuant*.

On pourra me citer,

Si je fais jamais rien pour les mieux mériter.

VINCENT, *bas à Clémence.*

Tu ne veux pas finir!

LÉON.

Quel excès d'amertume!  
A tort j'en suis surpris, car c'est votre coutume.

CLÉMENCE.

Je crois que sur ce point, monsieur, vous m'égalez;  
Je dirais bien d'un mot tout ce que vous valez.

VINCENT, *bas à Clémence.*

Je suis assez vengé.

CLÉMENCE, *bas à Vincent.*

Mon père, je m'en flatte,  
Mais ici c'est pour moi que ma colère éclate.  
*(à Léon.)*

Que maudit soit le jour où je vous ai connu!

LÉON.

Je voudrais près de vous n'être jamais venu!

CLÉMENCE.

Et moi...

VINCENT, *très en colère et frappant du pied.*

Vous taisez-vous enfin, mademoiselle?  
J'ai beau pour vous calmer déployer tout mon zèle,  
Vous ne m'écoutez pas! Eh! mais, en vérité,  
Vous n'avez nul respect pour mon autorité.  
Un père a quelques droits à plus de déférence,  
Et je suis très choqué de cette irrévérence.

LÉON, *à Clémence.*

Ma présence à coup sûr doit vous faire souffrir;  
Il est temps qu'à vos yeux je cesse de m'offrir.

CLÉMENCE.

Partez.

VINCENT, *le retenant.*

Léon!

LÉON.

Non, non; puisque l'on me l'ordonne,  
Il ne faut pas deux fois qu'un tel ordre se donne.

*(Il sort.)*

## SCÈNE XI.

CLÉMENCE, VINCENT.

VINCENT.

Eh bien! grâce à vos soins votre hymen est rompu!  
Pour arrêter le mal j'ai fait ce que j'ai pu,  
Mais je n'ai nul crédit sur vous!

CLÉMENCE.

Pourtant, mon père,  
Si j'ai blessé Léon, c'est pour vous seul, j'espère.  
Il est bien dur à vous de me le reprocher.  
Vraiment, j'avais assez de peine à me fâcher;  
Mais vous disiez toujours: « Encor, je suis là,  
ferme! »  
En vain à mon courroux je voulais mettre un  
terme;  
Malgré soi l'on s'emporte, on crie, on s'étourdit;

Tour à tour on s'excite, on ne sait ce qu'on dit.  
D'exprimer ma pensée, ah! j'étais peu maîtresse  
Quand j'ai dit à Léon qu'il perdait ma tendresse!

VINCENT.

Dans tout cela, pour moi je vois un vrai malheur:  
C'est qu'à l'affaire on va donner une couleur  
Qui changera si bien les choses, je parie,  
Qu'on me dira l'auteur de votre brouillerie.

CLÉMENCE.

Mais vous avez vraiment assez contribué...

VINCENT.

Allons! bien! j'y comptais! Tout m'est attribué!

## SCÈNE XII.

CLÉMENCE, VINCENT, RAIMON.

RAIMON.

Monsieur de Mirevelle à l'instant même arrive.

VINCENT, *très embarrassé.*

De le voir à présent il faut que je me prive,  
Je suis mal disposé, je le verrai tantôt.  
Ma fille, pour raison qu'on me suive au plus tôt!

## SCÈNE XIII.

RAIMON.

Il voudrait déguiser l'embarras qu'il éprouve;  
Il se doit bien la gêne en laquelle il se trouve!

## SCÈNE XIV.

M. DE MIREVELLE, RAIMON.

M. DE MIREVELLE, *très gaiement.*

Eh bien! mon cher Raimon, vous ne m'attendiez pas?  
Regardez-moi. J'échappe au plus affreux trépas;  
J'ai cru que chez ma sœur je mourrais de tristesse.  
Les messieurs qu'elle voit sont d'une politesse...  
Ils ont tant de mesure... un ton si... Justes dieux!  
Que les gens trop polis sont des gens ennuyeux!  
Je manque rarement l'occasion de rire,  
Cela me fait du bien; quand j'ai ri, je respire;  
Eh bien! je n'ai pas pu! Comme un sot je baillais.  
Dieu! qu'ils m'ont attristé! Je devenais Anglais.  
Je ne ramène pas mon Jules, votre élève;  
Pour quelques jours encor sa tante me l'enlève.  
Il s'amuse; ma foi! j'en suis charmé pour lui:  
Notre ennemi mortel sur terre c'est l'ennui.  
A propos de cela, ce Vincent perd la tête;  
A qui diantre en a-t-il? Mais c'est un trouble-fête!

Je viens de voir Léon les yeux de pleurs mouillés ;  
Nous n'avons plus d'acteurs ? nos amants sont  
brouillés ?

RAIMON.

Oui, Vincent, pour un tort qu'à Léon il impute,  
Entre eux deux a fait naître une vive dispute.

M. DE MIREVELLE.

De plus, le maladroît a fait fuir Palivert ?  
Ce cher neveu si gai, d'un abord franc, ouvert ;  
Un peu braque, un peu fou, c'est vrai, mais je  
l'excuse,

Et je l'aime beaucoup ; pourquoi ? C'est qu'il m'a-  
muse.

D'aimer qui bon me semble il m'est, je crois, per-  
mis ?

Lorsque l'on me fait rire on est de mes amis.  
Corbleu ! monsieur le chef de ma correspondance,  
Jamais de ma maison vous n'aurez l'intendance ;  
Vous secondez trop mal mes projets, mes désirs.  
Quel désordre il a mis dans mes menus-plaisirs !

RAIMON.

Tout le monde se plaint de cet homme bizarre ;  
Mais vous êtes pour lui d'une bonté si rare  
Qu'il croit avoir en main le plus vaste pouvoir.

M. DE MIREVELLE.

Il n'en a plus du tout, je le lui ferai voir !  
Moi qui tout en rêvant, pour charmer mon voyage,  
M'applaudissais de faire un heureux mariage.  
« Ces enfants me devront des jours délicieux, »  
Me disais-je galement ; puis, en fermant les yeux,  
Monsieur, je me faisais une illusion telle  
Que je voyais la noce ; oui, monsieur, c'était elle.  
J'entendais les époux, leurs amis, leurs parents ;  
Tous ces gens-là formaient des groupes différents.  
Bientôt vers la chapelle on se mettait en marche ;  
Moi, j'étais en avant comme un bon patriarche ;  
Je prenais place au chœur, les chœurs déton-  
naient...

Nous n'en avions que deux, mais comme ils s'en  
donnaient !

Enfin, j'eusse entendu la messe tout entière  
Si Comtois dans l'instant n'eût ouvert ma portière.

RAIMON.

Que ce récit peint bien votre extrême bonté !

M. DE MIREVELLE.

Moi, bon ? Cela se peut, j'en ai la volonté.  
C'est quelque chose. Ah ! ça, que la brouille finisse !  
Ces chers enfants, il faut que je les réunisse,  
Car j'ai toujours été favorable aux amants.  
Courez donc, et puissé-je abrégier leurs tourments !

(Raimon sort.)

## SCÈNE XV.

M. DE MIREVELLE.

Cela fait tant de bien de consoler les autres !  
On comprend leurs chagrins, ils deviennent les  
nôtres ;

Quand on peut resserrer au lien fortuné,  
On y va de tout cœur, on se sent entraîné...  
Voici les deux amants ; point de sermons, d'em-  
phase ;  
Tâchons, si nous pouvons, d'aller au but sans  
phrase.

## SCÈNE XVI.

LÉON, M. DE MIREVELLE, CLÉMENCE.

(Léon et Clémence entrent chacun par un côté opposé  
et restent au fond, très embarrassés.)

M. DE MIREVELLE, après un silence, voyant  
que Léon et Clémence n'osent approcher de  
lui.

Ah ! ça, voulez-vous bien avancer par ici,  
Ou bien j'irai causer avec vous ?

LÉON et CLÉMENCE, accourant.

Me voici.

M. DE MIREVELLE, raillant d'un ton sérieux.  
Regardez-vous tous deux... Ah ! quels regards  
horribles !

Voilà, je l'avouerai, deux ennemis terribles.  
J'éprouve en les voyant certaine oppression...  
De haine et de fureur la belle expression !

(riant et se moquant d'eux.)

Comment ! vous vous donnez des airs de brouil-  
lerie ?

Je n'entends pas cela ; quelle plaisanterie !  
Voulez-vous bien...

(Il les rapproche de lui en leur donnant le bras.)

Enfants, voyons, de bonne foi,  
Qui de vous deux a tort ?

LÉON.

Ce n'est pas moi !

CLÉMENCE,

Ni moi !

M. DE MIREVELLE.

C'est clair.

(montrant Clémence.)

Quel est son crime ?

LÉON.

Elle m'a fait entendre  
Que jamais à sa main je ne devais prétendre.

CLÉMENCE.

C'est mon père...

(à part.)

Que fais-je en prononçant ce mot ?  
N'accusons pas mon père, excusons-le plutôt.

(haut.)

Vous aviez mal parlé d'un père qu'on estime,  
Et mon ressentiment était bien légitime.

M. DE MIREVELLE.

Certainement.

(à Léon.)

Mais toi, qu'as-tu dit de Vincent ?

LÉON.

Qu'il se brouillait toujours sans motif bien puis-  
sant.

CLÉMENTINE.

Et moi, poussée au mal par mon mauvais génie,  
J'ai redit ce propos; j'en suis assez punie!

M. DE MIREVELLE.

Eh bien! je vous l'apprends, je l'ai vu tout à coup.  
Au lieu de vous haïr, vous vous aimez beaucoup.

CLÉMENTINE, avec entrainement.

Vous croyez ?

M. DE MIREVELLE.

J'en suis sûr.

CLÉMENTINE, finement et en souriant.

J'en ai bien quelque idée.

LÉON.

Ah! soyez sur ce point au plus tôt décidée!

CLÉMENTINE.

Mais quand vous m'avez dit ce matin, en ce lieu,  
Que l'amour pour mon cœur ne fut jamais qu'un  
jeu,

Vous ne le pensiez pas ?

M. DE MIREVELLE.

Lui ? pas le moins du monde.

Tu lui cherches querelle; il faut bien qu'il ré-  
ponde,

On dit ce que l'on trouve, il a trouvé cela,  
Il Pa dit. Fallait-il qu'en sot il restât là ?

LÉON.

Et quand vous m'accusiez d'être faux et parjure,  
Vous ne la pensiez pas, cette cruelle injure ?

M. DE MIREVELLE.

A-t-on jamais pensé ce qu'on dit en fureur ?  
Quelle idée! Allons donc! sortez de cette erreur.  
Quoi! Léon n'aurait pas une âme noble et franche,  
Avec cet air, ces yeux où la gaieté s'épanche!

(à Clémence.)

Mais regarde-le donc! Tiens, tiens, dans ce mo-  
ment

Peut-il porter les yeux sur toi plus franchement ?  
Et toi-même, ma chère, avec quelle tendresse  
Ton modeste regard de ce côté s'adresse!  
C'est un tableau charmant et pour moi plein d'ap-  
pas!

Fort bien; mais qui de vous fera le premier pas ?  
Un embarras maudit tous deux vous paralyse!

(Il les rapproche.)

Embrassez-vous; voilà comme je moralise.  
Maintenant c'est le tour de Vincent le très cher;  
Il transforma si bien ma maison en enfer  
Que je veux sur ce point connaître sa science.  
Qu'il vienne, je l'attends avec impatience.

LÉON.

Aux reproches songez qu'il est sensible.

\* Mirevelle, Léon, Clémence.

M. DE MIREVELLE.

Oh! oui!

CLÉMENTINE.

Que notre hymen dépend encore beaucoup de lui.

M. DE MIREVELLE.

Certes...

LÉON.

Qu'un rien le blesse et qu'on ne saurait  
l'ouffrir...

M. DE MIREVELLE.

Tout.

CLÉMENTINE.

Ah! s'il vous quittait je serais bien à plaindre!

M. DE MIREVELLE.

Rassurez-vous, je sais gronder... tout doucement.  
Mais c'est trop différer; partez donc promptement.

## SCÈNE XVII.

M. DE MIREVELLE.

C'est que, si j'écoutais monsieur mon secrétaire,  
Je n'aurais plus bientôt un ami sur la terre,  
Et ce n'est pas mon genre, oh! du tout; des amis,  
Ou des gens qu'on croit tels, c'est encore permis!

## SCÈNE XVIII.

VINCENT, M. DE MIREVELLE.

VINCENT, d'un ton très décidé, après avoir sa-  
lué le comte.

Je suis calomnié chez vous, monsieur le comte;  
Tout le mal qui se fait on le met sur mon compte.  
Ne vous portez donc point à des extrémités;  
Je ne mérite en rien toutes les duretés  
Que vous avez conçu le projet de me dire.

M. DE MIREVELLE, riant en parlant.

Avant de me fâcher permettez-moi de rire;  
Je veux prendre avec vous ce parti désormais,  
Susceptible mortel, comme il n'en fut jamais!  
De peur de recevoir la moindre réprimande,  
En mon nom, comme un fou, lui-même il se gour-  
mande.

Où sont vos ennemis dans ma maison ?

VINCENT.

Partout!

Je les connais assez... Il en est un surtout...

M. DE MIREVELLE.

Lequel ?

VINCENT.

Il est bien fin, bien souple, bien habile!  
Il a certain talent pour m'échauffer la bile  
Sans que jamais je puisse avoir prise sur lui...  
Maudit abbé!

M. DE MIREVELLE.

Raimon ?

VINCENT.

Ah ! combien il m'a nui !

M. DE MIREVELLE.

Il ne vous fit jamais la plus légère insulte ?

VINCENT.

Bon ! de vivre avec lui je sais ce qu'il résulte !  
C'est un taquinement sur des mots, sur des riens,  
Qui fait qu'on ne peut pas lui dire : Ah je te tiens !  
Mais on souffre, on se mine, on consume sa vie,  
Et de hâter mes jours, moi je n'ai nulle envie.

M. DE MIREVELLE.

Mais avec Palivert que s'est-il donc passé ?  
De vous fâcher toujours n'êtes-vous pas lassé ?  
Que diable ! croyez-moi, mon cher, moins d'exi-  
gence,  
Pour les torts du prochain un peu plus d'indul-  
gence.

Moi, je vais franchement, et, sans trop me flatter,  
Je ne suppose pas qu'on puisse m'insulter.

VINCENT, *d'un ton doux très affecté.*

Oh ! la comparaison manque d'exactitude !  
De vous plaire en tous lieux on se fait une étude,  
Outre votre mérite auquel on applaudit,  
On reçoit toujours bien richesse, honneur, crédit.

*(Faisant légèrement le geste de ranger la foule.)*

Ces aides-de-camp-là font ranger tout le monde.  
Moi qui marches très seul, que nul bien ne seconde,  
Je suis dans mon chemin souvent poussé, heurté,  
Mais je le serais moins si j'avais un comté.

M. DE MIREVELLE.

Vous ? On vous donnerait crédit, honneur, for-  
tune,

Qu'on vous rendrait la vie encor plus importune ;  
Vous trouveriez toujours qu'on manque à votre  
rang ;

De vos subordonnés vous seriez le tyran !

Quand vous voulez, sans droits, qu'à vous plaire  
on s'empresse,

Si vous vous en croyiez ! juste ciel, que serait-ce ?

VINCENT, *très piqué.*

D'après cela, je suis un homme à fuir ? Eh bien !  
C'est moi seul qui fuirai, monsieur, il le faut bien ;  
Depuis assez longtemps je vois qu'on m'y prépare ;  
De cette occasion à la fin je m'empare.

M. DE MIREVELLE.

Me quitter ! Vous riez ?

VINCENT.

Non, c'est très sérieux ;  
De souffrir plus long-temps je suis peu curieux.

M. DE MIREVELLE.

Puisque rompre à ce point vous paraît nécessaire,  
Partez ! J'avais pour vous une amitié sincère.

VINCENT, *à part.*

Partez... quel mot cruel ! Il prend la balle au bond !  
Il me met à la porte... Ah ! quel sanglant affront !

M. DE MIREVELLE.

Tout en me résignant à ce vrai sacrifice,  
Je vais vous demander encore un bon office.

VINCENT, *étonné.*

Ah !

*(à part.)*

On me congédie, et cependant je voi'  
Qu'on peut encore avoir quelque besoin de moi.  
*(haut, d'un ton de protection.)*

Mon cher monsieur, parlez ; pour vous que puis-  
je faire ?

M. DE MIREVELLE, *à part.*

Quel ton !

VINCENT, *à part.*

Quitter ces lieux est une bonne affaire !  
A mon rang je remonte, et loin d'un joug blessant  
*(très lentement, et prenant une prise de tabac.)*

Vincent redeviendra monsieur de Saint-Vincent.

M. DE MIREVELLE.

J'ai deux mots à dicter.. Asseyez-vous, de grâce ;  
*(Il dicte à Vincent qui s'assied.)*

« J'apprends, cher Palivert, la fâcheuse disgrâce..

VINCENT, *se levant tout à coup.*

Ah ! vous me permettez d'en rester là ?

M. DE MIREVELLE.

Comment !

VINCENT.

Je n'irai pas plus loin ; le puis-je déce ment ?

M. DE MIREVELLE.

Pourquoi pas ?

VINCENT, *avec indignation.*

Pourquoi pas ?

M. DE MIREVELLE.

Qu'est-ce qui vous arrive ?

## SCÈNE XIX.

LES MÊMES, *tous les personnages arrivent dou-  
cement dans le fond du théâtre.*

VINCENT, *de même.*

A monsieur Palivert vous voulez que j'écrive,  
Après ce qu'il m'a fait ? Je serais assez bas...

M. DE MIREVELLE.

Mais la lettre est de moi. Terminons ces débats !

VINCENT.

Non, non, non, non.

M. DE MIREVELLE.

Que craindre avec ma signature ?

VINCENT.

Oh ! du tout ! il connaît fort bien mon écriture.

M. DE MIREVELLE.

Mais...

VINCENT.

Il prendrait cela pour une honnêteté.

M. DE MIREVELLE.

Vous êtes, mon ami, diablement entêté!

VINCENT.

Non, Vincent, Dieu merci, n'a pas l'âme assez vile...

*(A ces mots tous les personnages avancent sur le devant du théâtre\*)*

M. DE PALIVERT, à Vincent.

Quoi! vous êtes l'auteur du petit vaudeville? O ciel! que n'ai-je pu l'apprendre un peu moins tard?

J'aurais à la critique accordé moins de part.

MADAME DE PALIVERT.

Ah! ne pas vous nommer pour l'auteur, le coupable?

De nous jouer ce tour qui vous eût cru capable?

M. DE PALIVERT, à M. de Mirevelle.

Un bien heureux hasard nous ramène chez vous, Comte; nous avons vu passer auprès de nous Vos chevaux retournant à la poste prochaine; Le plaisir de vous voir en ces lieux nous enchaîne.

M. DE MIREVELLE, bas à Palivert et à sa femme, après être passé entre eux deux.

Je vous aime beaucoup, chers parents, mais tenez, Je vais vous parler franc puisque vous revenez; Vous fîtes à Vincent prendre une telle dose D'épigrammes, de traits, sur ses vers, sur sa prose,

Que joignant à cela quelques autres griefs, Il vient de m'adresser les adieux les plus brefs.

M. DE PALIVERT, bas à Mirevelle.

Vous y tenez beaucoup?

M. DE MIREVELLE, bas.

Oui, que cela s'arrange.

M. DE PALIVERT, de même.

Il restera.

M. DE MIREVELLE.

Bravo! Quoiqu'il soit fort étrange, Il est bon, très actif. Je tiens à le garder.

M. DE PALIVERT, bas à sa femme\*\*.

Ma chère, attention! veuillez me seconder.

*(haut à Vincent.)*

Comment! vous quitteriez mon oncle? Quelle enfance!

MADAME DE PALIVERT.

Nous n'avions nul dessein de vous faire une offense.

M. DE PALIVERT.

Et lorsque nous lancions ces arrêts peu flatteurs, C'était dans le seul but de n'être plus acteurs; Madame voulait faire en Suisse une tournée.

MADAME DE PALIVERT, faisant tourner Vincent de son côté.

Monsieur voulait aussi voyager cette année.

\* Léon, Clémence, Raimon, M. de Palivert, Vincent, mad. de Palivert, Mirevelle.

\*\* Léon, Clémence, Raimon, Vincent, M. de Palivert, mad. de Palivert, Mirevelle.

M. DE PALIVERT, jouant le même jeu.

Or, pour nous dégager il fallait un moyen.

MADAME DE PALIVERT, de même.

Il fut bientôt trouvé: la pièce ne vaut rien.

M. DE PALIVERT, de même.

Style, couplets et plan, tout en est détestable.

MADAME DE PALIVERT, de même.

Mais au contraire, elle est d'un bon goût véritable.

M. DE PALIVERT, de même.

Presque tous vos couplets brillent de traits heureux.

MADAME DE PALIVERT, de même.

Rien de plus séduisant que vos deux amoureux.

M. DE PALIVERT, de même.

Le dialogue est fin.

MADAME DE PALIVERT, de même.

La pièce ferait rage!

M. DE PALIVERT.

Que je serais heureux de revoir votre ouvrage!

*(A ces mots, Vincent se tourne du côté du bureau comme pour montrer que son manuscrit est dessus; Palivert, guidé par cette légère indication, va le prendre aussitôt.)*

Serait-ce lui, grand Dieu! que j'aperçois ici?

Je ne me trompe pas... je le tiens... le voici!

*(Il l'ouvre précipitamment et le parcourt.)*

Charmant... charmant... encor! Quelle gaieté piquante!

Ah! daignez oublier ma fougue inconséquente, Les injustes éclats de notre aveuglement, Et donnez-nous, monsieur, votre plein agrément Pour que madame, moi, Léon et votre fille, Pussions représenter la pièce de famille.

MADAME DE PALIVERT, en minaudant.

De vous avoir fléchi pourrai-je me louer?

VINCENT, comme en cédant avec peine aux instances qu'on lui fait.

A toute force, allons... puisqu'on veut me jouer...

MADAME DE PALIVERT.

Ah! que vous êtes bon!

M. DE PALIVERT.

Vous restez, je l'espère?

RAIMON, bas à Vincent.

En flattant l'amour-propre il n'est rien qu'on n'opère.

M. DE MIREVELLE, à Vincent.

Ah! ça, c'est bien fini, monsieur le déserteur? Vous ne me direz plus: «Votre humble serviteur.»

VINCENT, embarrassé.

Vous avez pour cela l'âme trop généreuse!

CLÉMENCE, à Vincent.

De cet arrangement combien je suis heureuse!

LÉON, de même.

A nos cœurs trop émus quel calme vous rendez!

VINCENT.

Comment ? On vous a donc tous deux raccommodés  
Sans ma permission ?

M. DE MIREVELLE.

J'ai pris cette licence,  
Vous me la pardonnez ?

VINCENT.

Que de reconnaissance !

*HAIMON, avec finesse, bas à Vincent.*

Moi, j'étais bien certain que nous vous garderions.

*VINCENT, avec dépit, bas à Raimon.*

Le trait du précepteur, charmant, charmant,  
rions !

*M. DE MIREVELLE, à madame de Palivert.*

Vous dinez avec nous, mon aimable parente ?

J'ai comme à l'ordinaire une faim dévorante  
Que je n'ai jamais pu maîtriser sans danger ;  
Voulez-vous bien venir à la salle à manger ?

*(Le comte de Mirevelle donne la main à madame de Palivert, Vincent veut passer après eux, Palivert et Léon qui donnent la main à Clémence lui coupent le passage. Il veut les suivre et se trouve encore obligé de céder le pas à Raimon.)*

SCÈNE XX.

VINCENT, hors de lui et du fond du théâtre.

Le dernier des derniers... Voilà comme on me  
traite !

Allons, décidément je prendrai ma retraite.

FIN DU SUSCEPTIBLE.